

15<sup>me</sup> Année

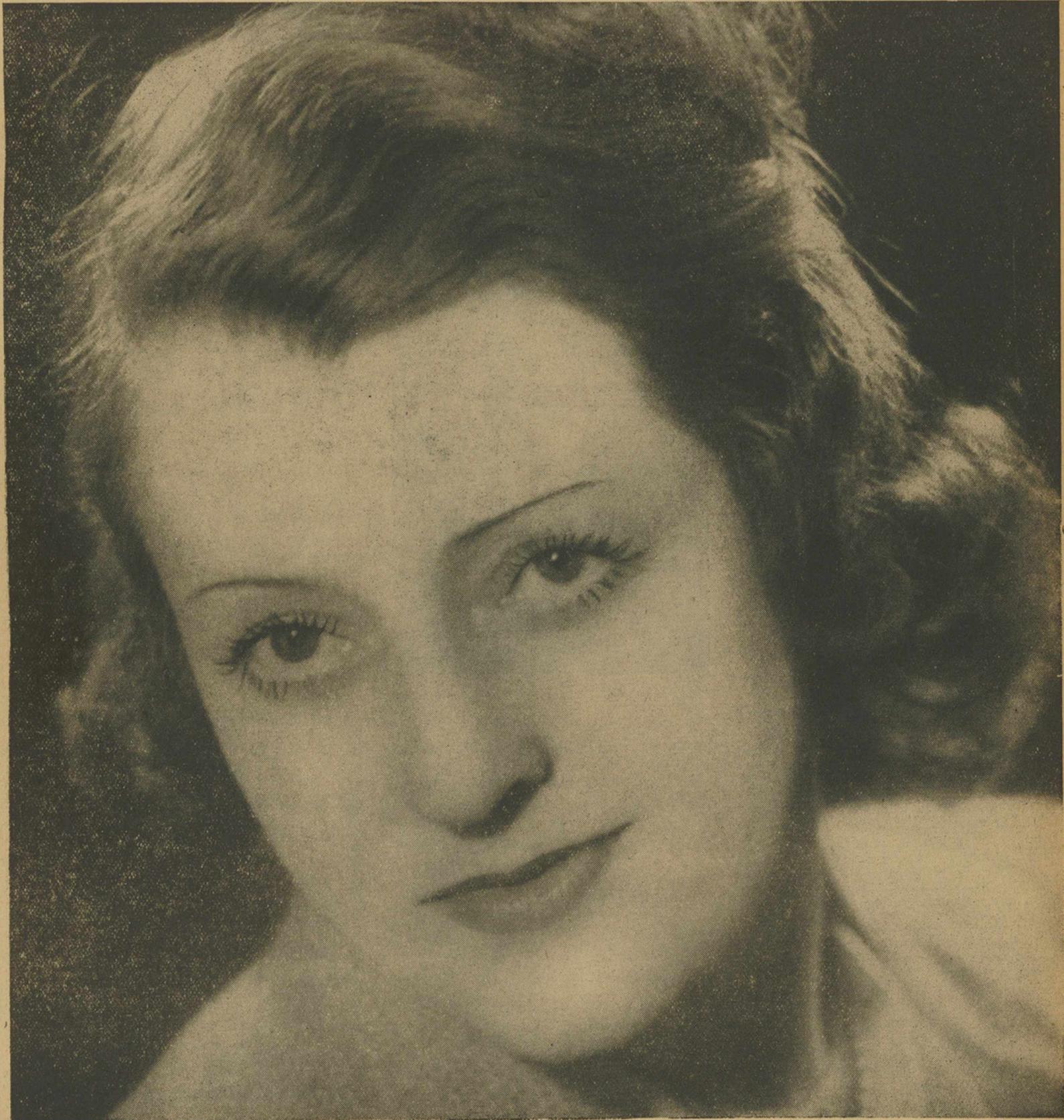
TOUS LES  
JEUDIS

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 469 B

5 Février 1942

2 francs



LUCIE DUPLEX, une des interprètes de " LA 3<sup>me</sup> DALLE "

## NOTRE COUVERTURE

LUCIE DUPELIX

Lucie Duplex est une excellente comédienne que l'on n'a pas encore beaucoup vue à l'écran, mais qui est nantie d'un très sérieux bagage artistique. Pour n'être pas toujours connue de toute la « société mondaine et théâtrale », Lucie Duplex n'a pas moins joué devant de nombreuses personnalités. Avant la guerre, alors qu'elle jouait *Pott de Carotte* dans une ville d'eaux de l'Est, elle eut les honneurs des applaudissements du Maréchal Pétain qui était venu voir le spectacle.

Au théâtre, Lucie Duplex a joué tous les principaux rôles du répertoire moderne et tous les grands rôles classiques. Michel Duda a fait appel à elle pour incarner un personnage très important dans *La Troisième Dalle*, la production Pierre Collard, qui va bientôt sortir. Le réalisateur est extrêmement content de son interprète qui a joué avec émotion et sobriété un rôle difficile.

## FAR - WEST

chez Marianne Michel

« Buffalo-Bill et ses prouesses, toute l'épopée de notre jeunesse, ne tirez pas sur le pianiste ! » — comme dit Francis Claude, tout cela va revivre sur la scène du petit théâtre de Marianne Michel.

Dans un spectacle d'un genre tout à fait nouveau, un programme exotique à souhait nous reporter vers les temps combien attrayants, et poétiques des chevauchées de Tom Mix, de William Hart, de Hoot Gibson. C'est Francis Claude qui s'est chargé de nous rappeler tous ces souvenirs, mais il sera entouré de nombreux artistes qui, à leur tour, nous feront faire un grand voyage dans des parages exotiques. Le folklore nord-américain et sud-américain se sont donné rendez-vous sur la scène de *Musique Légère*.

Les habitués du cabaret artistique de Marianne Michel retrouveront dans ce programme quelques visages familiers : le toujours dynamique Francis Claude, la poétique Monette Rolland, le fiévreux Henry-Pierre Leca qui mènera rondement la danse. Une équipe brillante animera donc ce nouveau spectacle à la tête duquel se place la trépidante Carmen Torrès, belle sénorita qui enflammera tous les cœurs.

Pendant que Marianne Michel recueillera les applaudissements du public de Monaco, son petit théâtre marseillais vivra pendant quinze jours la vie du Far-West avec tout ce qu'elle comporte de pittoresque, d'inattendu, de trépidant et de mélodieux.

Le succès de *Musique Légère* s'affirme et se confirme de plus en plus. Cela prouve non seulement que Marianne Michel et ses camarades ont du talent, mais aussi que *Musique Légère* comble une lacune, offre au public des spectacles que l'on ne trouve nulle part.

## SILHOUETTES.

## CLAIRE VERVIN

Claire Vervin est une transfuge de la Radio. C'est, en effet, devant le micro qu'elle a commencé sa carrière artistique. Elle a fait partie aussi bien des troupes



le théâtre en jouant entre autres dans *Altitude 3.200*.

La carrière de la jeune artiste s'annonçait très bien, mais les événements vinrent l'interrompre. Après l'Armistice, Claire Vervin resta d'abord à Radio-Jeunesse à Vichy ; elle vint ensuite à Marseille — trait d'union logique entre Vichy et la Côte d'Azur — puis elle se rendit à Nice où la chance lui sourit puisqu'elle lui permit de débiter au studio et de décrocher un engagement fixe au théâtre.

Dans *Feu Sacré*, le film de Viviane Romance (c'est pour une fois le cas de le dire), Claire Vervin incarne l'amie de la vedette, ancienne danseuse du Casino de Paris, très arriviste. C'est un début qui pourra peut-être avoir une grande importance pour la future carrière cinématographique de Claire Vervin. Aujourd'hui, elle est pensionnaire du Palais de la Méditerranée.

— Et quels sont vos projets ?

— Je prépare en ce moment un numéro de music-hall que j'aime beaucoup. En mars, je dois passer chez Marianne Michel si toutefois mon directeur de Nice veut bien me donner l'autorisation.

Espérons que Marcel Sablon ne fasse pas opposition, ce serait vraiment dommage.

F.

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en Chef : Charles FORD.  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

## Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse : 27 Kanonengasse, Bâle, et 25, rue du Kursaal, Montreux :  
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ;  
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
C. C. 468-82)

VOIR LA RUBRIQUE  
DU  
CINÉ-CLUB

en page 10.

## ROBERT RISKIN

l'inséparable de  
FRANK CAPRA

(Suite du numéro précédent)

Riskin et Capra ont fait connaissance dans des circonstances qui permettaient de bien augurer de leurs rapports futurs.

Bob et son frère Everett avaient de concert « commis » un scénario sur Aimée Mac Pherson, fondatrice d'une secte célèbre. L'ouvrage s'intitulait noblement : *Dieu vous garde, ma sœur*, et il trainait depuis des mois dans tous les services de la firme où travaillait Riskin.

Un jour, à une conférence directoriale, Riskin entend pérorer un petit bonhomme brun et pétulant. Il s'approche : l'autre est en train de raconter un scénario qui l'intéresse. Encore mal informé sur les aîtres et sur les gens, Riskin s'informe auprès de son voisin le plus proche :

— Qui est-ce ? demande-t-il, en désignant le bavard.

Du coin des lèvres l'autre lui souffle, craintivement :

— Capra.

Riskin écoute sans enthousiasme. Et tout-à-coup, il réalise que ce scénario qu'on raconte si complaisamment devant lui n'est autre que le sien : *Dieu vous garde, ma sœur*.

Cependant Capra termine et le directeur de production se tourne vers Riskin :

— Monsieur Riskin, Monsieur Capra a porté son choix sur votre scénario pour son

prochain film. C'est à vous maintenant de nous faire les premières suggestions pour l'interprétation.

Riskin alors se lève et tranquillement laisse tomber :

— Messieurs, j'ai été assez stupide pour écrire ce navet. Mon frère et moi avons été assez déséquilibrés pour le monter à Broadway où il a été l'un des fous les plus retentissants des dernières années. Si je peux me permettre de vous donner un conseil, c'est de ne pas tenter d'en tirer parti à l'écran sous peine de vous faire soupçonner de plus d'inconscience que moi-même.

Et il se rasseoit. Un nuage passe. Mais Capra qui aime l'idée de *Dieu vous conserve, ma sœur*, se plante devant Riskin et l'interpelle :

— Et peut-on savoir quelles sont vos raisons, je vous prie ?

Une discussion s'engage où les arguments voltigent et se heurtent durement. Capra défend avec apreté une œuvre de Riskin que Riskin, lui, condamne farouchement. On en vient presque aux injectives, car Riskin est la violence même et Capra n'est pas non plus très commode.

Mais la discussion terminée, Bob et Capra sont devenus les meilleurs amis du monde.

Telle fut la première conjonction de ces deux astres du cinéma, qui depuis 1933

tourment ensemble un film par an, et, depuis 7 ans sans un seul échec.

Leur premier travail en tandem ne fut d'ailleurs pas *Dieu vous garde, ma sœur*, mais *Platinum Blonde*, le deuxième et le premier triomphe de la chère Jean Harlow.

Le second fut un film sur le monde de la banque, pour lequel Riskin, qui ne s'embarasse pas pour si peu, ne trouva rien de plus simple que d'aller interviewer le très célèbre et très inaccessible Dr. Giamini, le magnat de la Finance qui présidait aux destinées de la Banque d'Amérique. De cette interview sensationnelle il rapporta la figure centrale de ce prodigieux succès signé Riskin-Capra : *Folie Américaine*.

Et comme on a déjà vu que Riskin est un homme qui sait à la fois ne pas rater les occasions et utiliser les compétences, le jour où il fut question de créer une production indépendante Riskin-Capra, à qui pensez-vous que Bob fut s'adresser pour rassembler les fonds nécessaires ? Mais au Dr. Giamini, évidemment.

Les grandes distractions de Riskin sont les courses et le tennis. Il entraîne lui-même ses chevaux.

Il ne déteste pas non plus le poker où il n'est pas maladroit. Il n'aime pas le jazz et son plat favori est la pomme de terre en robe des champs.

Les blondes pourraient bien faire sa perte un jour ou l'autre. Mais il y a là un chapitre qu'il n'aborde que rarement dans la conversation.

Il n'a qu'un vice : la poésie d'introspection. Mais il a le bon goût de garder ses productions dans ce domaine rigoureusement secrètes.

Cet écrivain, cet homme de cabinet, allie curieusement à ses dons cérébraux d'étonnantes facultés d'homme d'action. Sur un plateau, il se révèle aussi bon metteur en scène que scénariste ingénieux avisé. La rigueur et la clarté de son analyse, son extrême conscience dans le souci du détail, son sens de l'angle et du cadrage étonnent tous ceux qui le voient intervenir sur le set.

Tel est l'homme avec qui s'entend le mieux Frank Capra. Et chacun d'eux est pour l'autre une excellente référence.

Eric HUREL.



James Stewart et Jean Arthur, le couple favori de Robert Riskin et Frank Capra.

# Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

Contrairement à ce que j'avais cru au moment de l'entrée en guerre de ce pays, le service postal transatlantique a repris régulièrement. Voici donc les dernières nouvelles d'un Hollywood que les temps ont changé mais où l'industrie du cinéma continue. Je continuerai donc aussi plus ou moins régulièrement à vous envoyer mes petits potins.

Pour commencer, reprenons la suite de notre petite rubrique conjugale :

— Je vous disais l'autre jour que la charmante Ruby Keeler, ex Madame Al Jolson venait de se remarier avec un courtier de Pasadena. J'ajoute un petit détail qui a sa saveur : Ruby touchait 400 dollars de pension alimentaire par semaine. Le jour de son deuxième mariage, Al lui a réglé 50.000 dollars en liquidation de la communauté ayant existé entre eux.

— Autre surprise du divorce : Il n'avait pas fallu moins de sept avocats à la troublante Heçy Lamar pour plaider son divorce avec l'écrivain-metteur en scène Gene Markey. Maintenant les sept la poursuivent en paiement de leurs petits honoraires soit 16.952 dollars seulement. Heçy trouverait-elle sa liberté trop bien payée ?

— Pendant ce temps, la célibataire n° 1 du cinéma, Resalind Russell, qui avait gardé sa liberté jusqu'à 33 ans, se fiance à Hollywood avec un agent théâtral de 29 ans, Frédérick Brisson.

— Malgré son expérience précédente avec Joan Crawford, le sympathique Franchot Tene n'a pas non plus hésité à aliéner sa liberté en épousant à 36 ans Jean Wallace qui en a exactement la moitié. Toute nouvelle arrivée ici elle s'appelait autrefois et ailleurs Walasek.

— Linda Darnell, aussi, vient d'avoir 18 ans. Elle est bien contente parce qu'elle n'aura plus besoin de pointer en entrant et en sortant, parce qu'elle n'aura plus de chaperon et finalement n'aura plus à aller à l'école du studio.

— Revenons à une histoire conjugale : Il n'y avait pas deux semaines que Vaughn Paul avait démissionné de son emploi d'assistant-metteur en scène chez Universal quand on apprit que le Studio avait mis Madame Vaughn Paul, plus connue sous le nom de Deanna Durbin, en disponibilité sans solde comme un simple général malchanceux. Renseignements pris, il paraît qu'elle a refusé de tourner si elle ne pouvait pas choisir

ses scénarios, ses partenaires et son metteur en scène. Les mauvaises langues disent qu'elle n'est surtout pas contente parce que la maison ne connaît guère de travail à son mari. Evidemment, Universal doit beaucoup à Deanna qui a fait rentrer 15.000.000 de dollars dans les caisses depuis 1936. Mais il est vrai qu'elle a gagné pendant ce temps 200.000 dollars par an et que si le Studio veut être méchant il peut la laisser de côté sans lui faire tourner un film jusqu'à l'expiration de son contrat en 1943.

— Autre catastrophe : Jimmy Durante s'est cassé une côte en dansant le rôle d'une fille de barrière dans une danse apache !

— Ça me fait penser que Gene Tierney la jeune et ravissante starlet s'est plongée dans \$ 17.000 d'essence de gardenia pour l'amour du sex-appeal.

— Et que le grand journal « The New-York Times » a publié un éditorial pour protester quand il a appris que Julius Groucho Marx avait annoncé : — « Je ne me cacherai plus derrière cette fausse moustache. J'en ai assez et c'est pour de bon ! »

— W. C. Fields lui, garde son célèbre nez, mais a raconté à un juge qu'il était ivre quand il a souscrit une assurance sur la vie de 50.000 dollars par an. Il en demandait l'annulation en se plaignant : — « J'ai 57 ans maintenant et il faudrait que je vive jusqu'à l'éternité pour rentrer dans mon argent ! »

— Une question d'argent a amené le fameux acteur de composition George Arliss, aux lèvres de chameau, devant le Lord Mayor de Londres pour ne pas avoir déclaré à la Banque d'Angleterre quelque chose comme 52.000 dollars d'actions américaines ou canadiennes. L'ancien interprète de Rotschild a eu beau soutenir qu'il n'entendait rien aux affaires financières le Lord Maire n'a pas accepté cette excuse et l'a condamné à 18.000 dollars d'amende.

— Puisque nous passons à Londres je vous annonce que David Niven a obtenu une permission de son régiment anglais pour tourner avec Leslie Howard le film sur Reginald Josepa Mitchell, le père du « Spitfire »

— Et cela m'amène tout naturellement à reparker de choses sérieuses :

— Il a fallu attendre longtemps après la fin des hostilités pour voir paraître les grands films sur la Grande Guerre (la première) : *A l'Ouest rien de nouveau*, *la Fin du Voyage* etc. qui étaient sceptiques de ton et pacifistes d'intention.

Cette fois il est déjà sorti ici une bonne douzaine de films sur la présente guerre. Le dernier de la série : *A Yank in the R. A. F.* inaugure une nouvelle école. Pour la première fois, en quelques tours de manivelle, la 20 th Century Fox recrée une bataille à peu près disparue des communiqués. C'est la bataille de Dunkerque qui donne à ce film une importance qui relègue ses protagonistes Tyrone Power et Betty Grable au deuxième plan.

Tyrone joue le rôle d'un pilote américain qui livre des avions en Angleterre. C'est une sorte de *Yankee à Oxford*. Il traîne dans les boîtes de nuit londoniennes comme un collégien échappé. Là, il rencontre une jolie danseuse américaine (Betty Grable), dont il tombe amoureux, mais qu'il déçoit et ennuie. Avec de bonnes raisons à l'appui elle le traite à peu près de lâche et de poltron. Le sacrifice d'un camarade de vol lui ouvre les yeux et finalement l'Enfer de Dunkerque le ramène meurtri et momentanément repentant dans les bras de Betty qui a pris du service dans un corps auxiliaire féminin.

Hilary CONQUEST.



Les frères Marx et... la fausse moustache de Groucho

Un film à Nice

Un film à Paris

Un film à Hollywood !

Ainsi s'annonce

l'année 1942 pour

## BERNARD LUC

Il y a quelques mois, M. Legros, qui dirige le Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma à Nice, se rappelant qu'il était un vieux marin et qu'il n'y a pas de plus sûr apprentissage de la vie pour les jeunes hommes que l'école du marin, fit venir Bernard Luc et lui dit simplement :

« Men cher, vous prenez un cargo désaffecté et des mousses. Avec cela, vous me faites un scénario qui sera tourné au début de l'an 42. Je compte sur vous. A bientôt ! »

Bernard Luc commença par se gratter un peu la tête, histoire de constater s'il lui restait encore quelques cheveux. Puis, il alla passer un week-end dans les environs immédiats de Toulon. De retour chez lui, à Cimiez, il prit son cargo et ses mousses, les plaça bien en évidence sur sa table de travail, et laissa courir son imagination...

Ainsi naquirent *Les Ecoliers de la Mer*, un des scénarii que Bernard Luc a écrit avec le plus de verve et d'enthousiasme et pour lequel les animateurs de la villa « El Patio » sont décidés à un très gros effort de mise en scène et de distribution : la réalisation en a été confiée à Jean Dréville, venu tout spécialement de Paris.

Ce sera le type même du film de jeunes : aussi bien a-t-il été conçu pour eux et mis sur pied par l'un d'eux.

Car Bernard Luc, pour posséder déjà un important bagage théâtral et cinématographique, n'en est pas moins un jeune auteur et c'est là une constatation bien réconfortante à faire en des temps où le concours de forces neuves est plus que jamais réclamé.

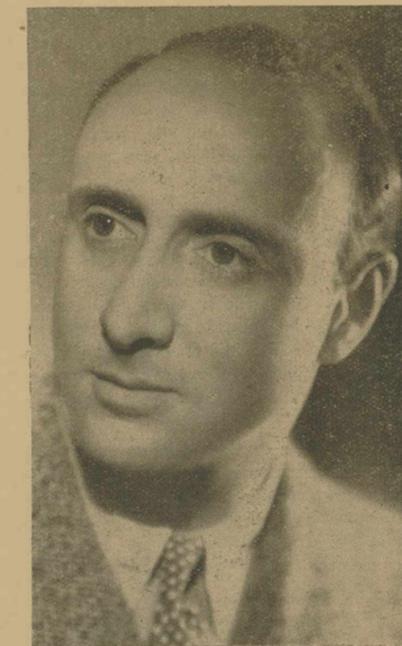
C'est en 1935 que j'ai connu Bernard Luc. En ce temps-là, il était au Quartier Latin du nombre de ceux qui mangeaient de la vache enragée. Il était critique dramatique à *Ho-la-hée*, le journal étudiant qui avait fondé Roger Fouché-Créteau. Cela lui valait la possession d'une superbe carte de presse rouge et pas mal de rebuffades chaque fois qu'il la présentait avec autorité aux portes des divers théâtres de la Capitale : il n'y avait, comme par hasard, jamais de place pour le critique dramatique de *Ho-la-hée* !

Cependant, quelque part entre le « Bar So » et « La Source », Bernard Luc avait

écrit une pièce, *Don José*, dont le rôle principal allait comme un gant à René Lefèvre. Ne manquant ni d'audace, ni de volonté, et pensant fort justement que le plus sûr moyen d'être joué était d'intéresser un acteur connu à son affaire, il alla sonner chez « Jean de la Lune ».

— Vous savez, dit ce dernier, je ne lis jamais les manuscrits que l'on m'apporte.

— Je vous laisse tout de même celui-ci, rétorqua l'autre.



Trois jours plus tard, coup de téléphone de Lefèvre. Il est emballé. Quelques semaines se passent et *Don José* est créé au Théâtre du Parc, à Bruxelles. Aujourd'hui, Hébertot a inscrit *Don José* au répertoire du Théâtre des Arts et la firme Régina doit en tirer un film dont René Lefèvre sera évidemment la vedette.

Bien entendu, Bernard Luc a songé très tôt au cinéma. Comme tous les scénaristes, il a mis du temps à se faire agréer dans le monde assez fermé des studios. Mais, à force de ténacité, il a triomphé.

Le premier film qu'il signe est *Michel Strogoff*. Le second, qui devait révéler Micheline Presles, est *Jeunes Filles en détresse*.

L'année 1939 voyait ainsi s'inscrire Bernard Luc en bonne place parmi nos auteurs-cinéastes. Lorsque la guerre éclata, elle interrompit les prises de vues de *Sébastopol* qui s'annonçait comme devant être un des meilleurs films de l'année ; elle arrêta aussi la préparation de *Marie-Claire*, adaptation faite par Bernard Luc du roman de Marguerite Audoux ; elle différa, enfin, la création aux Bouffes Parisiens de *Peau Neuve*, avec Gabrielle Dorziat et Raymond Rouleau.

Bernard Luc part pour le front. Il se battra au sud de Sedan avec la II<sup>e</sup> Armée. Il sera fait prisonnier.

A son retour de captivité, avant de reprendre une activité dont il sait bien qu'elle ne permet pas toujours la réalisation des projets qui vous tiennent le plus à cœur, pour se délasser, il écrit en toute quiétude, dans la joie d'un travail bien personnel, *Une Journée du Professeur Lip*, un scénario que les Américains lui achètent immédiatement. Et c'est là, mon Dieu, une référence.

Alors, Bernard Luc collabore à *Une Femme dans la Nuit*, le dernier film d'Edmond T. Gréville et écrit *Les Ecoliers de la Mer*.

Il écrit aussi *La Voix sans Nom* qui doit être tourné dans le courant de l'année. Il pense à certaines reprises théâtrales. Il travaille beaucoup. Il est actuellement sur un scénario qui a pour titre *La Vache enragée*. Cela doit être encore une vieille histoire de ce Quartier Latin où l'on passe les plus belles années de sa jeunesse. L'époque des cafés-crème et des croissants, c'était, certes, le bon temps...

Mario BRUN.



## UNE HEURE AVEC SAINT-GRANIER

« Monsieur » Saint-Granier sourit et me glisse à l'oreille :

— Un autre jour, Robert T. Kane, le grand patron, m'appelle et me dit : « Si d'ici 3 jours nous ne mettons pas en train trois grandes productions, on boucle l'affaire. Débrouillez-vous ! ».

— C'était aussi l'époque des versions multiples qui étaient vraiment ridicules...

— Non seulement on voulait faire des versions en plusieurs langues, mais un jour les patrons eurent l'idée de réaliser un grand film « international ». Voici comment ils avaient conçu ce plan. Une artiste anglaise devait, par exemple, jouer l'héroïne et dire : « I love you », ce à quoi le jeune premier français devait répondre : « J'en suis heureux ». Et l'oncle allemand disait : « Ach, sie lieben sich ! » Vous voyez d'ici l'effet ! ... Mais nous avions tout de même dans notre troupe des éléments très intéressants, comme Louis Mercanton, disparu trop tôt hélas ! ou Karel Anton qui a continué une belle carrière en Allemagne.

Pour ceux qui auraient oublié, rappelons qu'à l'époque dont parle Saint-Granier, le chansonnier fut mêlé à divers titres, soit comme auteur, soit comme réalisateur ou interprète, aux films : *Avec l'Assurance*, *Criez-le sur les toits*, *Maquillage*, *Quelques Chansons* et surtout ce charmant (c'est bien le cas de le dire !) *Il est charmant* qui fut une des rares réussites de la Paramount de Joinville.

— Puisque nous sommes en plein dans le domaine historique, voudriez-vous — demandai-je encore à Saint-Granier — me dire votre opinion sur l'activité à la Paramount d'Alfred Savoir qui fut si critiqué, notamment d'une façon féroce par André de Reusse ?

— Savoir s'était fourré dans une situation très pénible. Il se faisait beaucoup de mauvais sang, car comme quelques autres, la maison l'avait acheté à prix d'or, mais uniquement pour qu'il ne puisse pas travailler pour la concurrence. Un jour, je le rencontrai près du bassin qui ornait le milieu de la propriété. Je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit avec mélancolie : « Vous voyez, je suis autour du bassin ». Pour nous, « être autour du bassin », voulait dire prendre de l'argent pour ne rien faire.

Saint-Granier interromp ses confidences pour prendre part à la conversation qui s'est engagée à notre table au sujet des pâtisseries d'Aix...

— Et quels sont vos projets ? demande un confrère.

— Je fais de la chanson, comme vous le savez, et, à Paris, le *Grand-Guignol* vient de présenter une de mes petites pièces qui succède à une comédie de mon fils. J'aimerais beaucoup reprendre mon activité cinématographique, car je suis resté loin des studios pendant neuf ans. Le métier de chansonnier est très ingrat en ce moment, car de nombreux sujets sont bannis, quant aux autres, tout le monde se jette dessus et cela finit par devenir fastidieux. Dernièrement, à Paris, tous les chansonniers avaient des chansons sur le même thème et on avait plutôt l'impression d'assister à un concours du Conservatoire.

Tous les modèles sont passés en revue. Avant de partir, Saint-Granier demande au pianiste Paul Diès de lui interpréter quelques études de Chopin. Après cela, au moment où le guitariste hawaïen s'installe sur le piano, nous prenons congé.

— Il faut que je me retire, déclare Saint-Granier, car j'ai beaucoup parlé cet après-midi et je commence à devenir un monsieur qui doit ménager sa voix...

Charles FORD.



## Le COMIQUE DÉLIRANT DE SATURNIN FABRE

Le comique est une chose sur laquelle on a beaucoup philosophé pour en général arriver à ceci : il n'y a pas un comique, mais des comiques. Le cinéma, selon sa nationalité ou son époque, voue ses productions à l'un ou l'autre. Nous avons connu l'humour, la blague, la galéjade, la pantalonnade, le comique inconscient, mélancolique ou abrupt ; la loufoquerie et enfin le délire... le délire — qui doit logiquement mener au rire délirant — a dans le cinéma français un adepte qui, s'il ne l'a créé, l'a en tout cas mené à un point délirant : Saturnin Fabre. Saturnin Fabre du reste semble, en tant qu'interprète, être un cas, tout comme ses personnages. Ceux-ci semblent normaux, et puis ils laissent percer une manie, un tic, un autre et ils en arrivent généralement en pleine abracadabrance. Cette évolution, l'interprète lui-même l'a suivie : ses premiers rôles marquaient à peine un geste familier un peu accentué, une expression d'autorité un tout petit peu hagarde... et puis de film en film tout cela est allé grandissant et main-



*Il faut dire que c'est un moment plus tard que Saturnin Fabre était trouvé avec mort au milieu de bouteilles de lait, dans Ne bougez plus.*  
(Photo Continental Films)

tenant il finit avec une imperturbable logique à nager dans l'univers le plus arbitraire qui soit.

Ses derniers films marquaient déjà un pont « de crise » avancé, le dernier *Ne bougez plus*, en arrive au délire constant. A un tel point que le délire se transmet aux comarques, au photographe ahurissant, à sa cour de jolies filles, à toutes les clientes. Ne

faut-il pas être Saturnin Fabre pour se soulographier avec des bouteilles de lait (à en croire certaines photos) et pour se faire enfermer dans le frigidaire, comme un vulgaire ice-cream. En nommant les « grands comiques traditionnels » on oublie trop souvent Saturnin Fabre le délirant. Il est pourtant en passe d'arriver au premier rang... à moins qu'une lubie ne l'arrête en route.

## SE MEFIER DES DOMESTIQUES...



Lorsque, dans l'antiquité la plus haute, ce que les anciens déjà appelaient l'âge d'or, les hommes eurent l'idée d'inventer le théâtre, les premiers personnages qu'ils jugèrent dignes de figurer dans un spectacle, furent : les Dieux, les Rois et les domestiques. Ces derniers étaient chargés de rôles divers mais généralement importants. Ils permettaient aux dieux de mystifier les rois et parfois aux rois de mystifier les dieux !

Plus tard, l'humanité prenant de l'âge — et même des siècles d'âge — on vit apparaître le bourgeois, voire le paysan, tandis que les dieux se faisaient exceptionnels et les rois assez rares, les domestiques, eux, subsistaient. Lorsque vint le cinéma et qu'il fit au théâtre des emprunts d'une importance très

grande, il négligea complètement les dieux, et fit la moue sur les rois, par contre il n'eut garde d'oublier les domestiques. Le domestique possède en lui, dans ses fibres une infinité de ressources qui font toujours la joie du spectateur. Le domestique peut venger chacun de nous ; c'est lui qui dit aux maîtres et aux puissants ce que nous voudrions bien grier si nous osions... seulement nous n'osons pas, et lui sur l'écran a toutes les audaces. Il pousse souvent plus loin ce besoin de vengeance, il réalise ce petit besoin de révolution sociale que les plus calmes d'entre nous entretiennent larvés, au fond du cœur. Un domestique renverse à tout moment la situation : ne parlons pas du faux domestique qui, pour des besoins de sa sentimentalité, cache un prince du sang ou du pétrole ou des pâtes alimentaires, mais le vrai domestique peut très bien hériter, gagner aux courses, à la loterie, et alors comme son patron se trouve généralement fort gêné à ce mo-

*Branle-bas dans l'escalier de service ; les domestiques de l'Age d'or ont-ils mis Jean Tissier en dége, ou n'est-ce qu'un effet d'optique ?*

(la suite en page 8).

# KATIA LOVA

retrouve le Cinéma ...

Vingt-quatre heures plus tard et je ne trouvais plus Katia Lova qui se dispose à partir en montagne. A cette époque de l'année l'habitude veut que ce soit plutôt la passion du ski qui attire les citadins vers les cimes neigeuses. Mais son cas est tout différent, elle compte faire à 1.200 mètres une cure d'air et de laitage. C'est d'ailleurs le sort, ou plutôt un accident de ski qu'elle eut l'hiver dernier qui l'incite, aujourd'hui, à tant de prudence : une cheville cassée et un genoux foulé lui semble suffisant pour l'instant.

Je l'attends péciant quelques minutes tout en regardant les photos qui tapissent le mur. La voilà toute souriante aux côtés de Raimu, là au contraire le visage douloureux dans les bras de Germaine Dermoz. Il y a aussi un curieux instantané pris dans le train alors que la vitre reflète son image.

Ma contemplation s'arrête là, car Katia Lova vient d'entrer en coup de vent. Elle descend de bicyclette et porte un pantalon et une veste de tweed des plus classiques.

— C'est une chance que vous soyez venue aujourd'hui, me dit-elle.

La sachant pressée, sans perdre de temps



j'expose le but de ma visite : l'entendre parler de *Mélie pour toi*, de Willy Rozier qu'elle vient de terminer il y a un mois.

## SE MÉFIER DES DOMESTIQUES

(Suite de la page 7)

ment précis, le domestique agit avec petitesse ou grandeur d'âme, — c'est à dire il renfloue le malheureux ou le prend à son service — mais quoiqu'il fasse il marque un point de révolution domestique.

On pourrait très longuement détailler l'histoire des domestiques dans le cinéma français, le comparer aux domestiques qui pullulent avec des caractères assez différents sur les autres écrans du monde mais on reconnaîtra que partout le domestique est le personnage le plus populaire qui soit. On a des lubies, des affections particulières pour un genre d'homme ou un autre, le domestique plane bien au-dessus de ces lubies provisoires. Lorsque, renouant (par le titre seu-

lement) avec ces anciens qui inventaient la représentation scénique, Jean de Limur met en scène *L'Age d'Or*, il revient aux domestiques. Il nous mène immédiatement dans un élément qui nous est familier, où nous savons trouver des rebondissements qui nous amuseront d'une douce philosophie. Il essaie lui, d'un nouveau réactif : la loterie... et le patron n'a pas le beau rôle, et il lui en cuit !

Tant pis pour lui, il n'avait qu'à se méfier des domestiques !

M. ROD.

**Abonnez-vous !!**

Est-ce un drame ou une comédie ? Que pense-t-elle de son rôle ?

— C'est en somme une comédie dramatique, musicale et un peu policière.

Voilà de quoi contenter bien des goûts.

— Et vous êtes une ingénue ?

— Non, plutôt une jeune première qui a un rôle consistant et plus intéressant.

Le film qui a déjà été présenté au studio, de l'avis général a été trouvé bon et si son personnage ne comble pas toutes ses aspirations, il n'en reste pas moins qu'il marque pour elle une véritable rentrée en vedette aux côtés de son ancien partenaire du *Révolte* René Dary. On a d'ailleurs revu depuis ce couple cinématographique au théâtre dans *L'Escalier du Bonheur*. Albert Pré-jean s'étant joint à eux, tous trois purent ainsi rompre l'inaction forcée qu'ont connue tant d'artistes.

Katia Lova, sortie pour me chercher des photos du film, revient avec son chien que je me rappelle avoir vu pour la première fois lors de la présentation au Moulin-Rouge des *Nouveaux riches* ; il remorquait sa maîtresse qui portait alors un drôle de petit chapeau bleu ciel. Elle me confie :

— J'adore les animaux. J'ai déjà un Ric et un Rac et ce matin j'ai recueilli un petit chat abandonné.

Cette passion explique la présence sur sa bicyclette d'une grande corbeille d'osier. Je remarque aussi les numéros jaunes, témoins de son récent voyage à Paris, où elle a été pour mettre au point son prochain contrat. Il s'agit d'un film sur la marine qui devait s'appeler primitivement *Les écoliers de la mer* ou *Les mousses* et qui nous révélera peut-être trois jeunes talents masculins.

Tout en traversant son jardin, nous parlons de mille choses : de la maison qu'elle vient d'acheter à Nice, de sa grande admiration pour Gaby Morlay dont elle souhaite avoir un jour le talent si complet, etc...

Nous franchissons la grille ; je rends enfin Katia Lova à ses bagages et je m'en vais un peu confuse d'avoir fumé chez elle sa dernière cigarette.

Françoise BARRÉ.



## CHARLES TRÉNET, à l'Odéon

Dans toutes les carrières de la scène, et tout particulièrement dans celles du music-hall, il y a un moment particulièrement critique. C'est celui où l'artiste, sorti des tâtonnements, « lancé » en plein succès commence à rencontrer son pire concurrent : lui-même. Chacune de ses chansons est comparée aux anciennes (et à qualité égale les anciennes auront la préférence). Il faut qu'il se surpasse, qu'il fasse mieux que lui... Ce moment est grave, ceux qui l'ont pu traverser sont alors « établis » dans leur réussite ; mais ils sont rares. Pour un Mayol, un Chevalier, une Marie Dubas, combien « d'étoiles filantes » de Lucienne Boyer, de Mireille, de Pills et Tabet !

Trénet en est arrivé à cet embranchement. Il faut dire tout de suite qu'il est de ceux qui peuvent s'en sortir victorieusement ; mais il sent le remous, violemment même. Il le sent d'autant mieux que le cinéma est venu pour lui compliquer la situation.

Sa jeune et fulgurante renommée l'a conduit à l'écran et lui a permis de se faire connaître à un public nouveau. Mais, difficultés réelles ou malchance, l'écran n'a transmis qu'un autre Trénet, un Trénet sensiblement ramené au gabarit commun, un Trénet affadi, un Trénet qui pouvait aussi bien être un autre... Ne nommons personne !

Or, maintenant, c'est cet autre que lui réclame la salle, on lui demande *La Romance de Paris* et il est bien obligé de chanter la *Romance de Paris*. Du reste, comme c'est un fort intelligent garçon, il sent très bien le danger, il pousse la ritournelle mais en clignant de l'œil, et la *Romance de Paris*, teintée d'imperceptible humour (surtout avec le dernier couplet qu'ignorait le cinéma) devient une rengaine d'orgue de barbarie et retrouve de la sorte, par ricochet, un peu du cachet indéniablement personnel de Trénet.

Peut-être est-ce pour cela et pour quelques créations récentes qui restent dans le genre immobile et « chanteur » qui n'est pas le sien, que Charles Trénet appuie plus que jamais ses effets. N'importe, c'est toujours un plaisir extrême que d'entendre la

spirituelle, mélancolique et bouffonne *Polka du Roi*, la *Légende de Ste Catherine*, petit sketch rosse et guignolesque, *Ménilmontant* dont s'est souvenue plus tard la romance filmée, *Papa pique et Maman coud*, qui finit en une pointe hallucinante. Trénet est tout autre chose qu'un fou et qu'un chanteur, c'est une sorte de déchaînement, de jaillissement, un mélange de naïveté, d'autant plus grande qu'elle est parfaitement contrôlée, de cuifoquerie dirigée et enfin disons le mot dont on a fort abusé : de poésie. Et puis, Trénet connaît admirablement la



scène, il sait les effets qui portent et ceux qui ratent comme des pétards mouillés (il ne les néglige pas forcément, les pétards mouillés sont des « effets » lorsqu'ils ne sont pas involontaires). Il sait le jeu scénique et chaque chanson — dans l'ancien répertoire tout au moins — est une petite pièce, minutieusement jouée, et mise en scène.

Lorsque l'on revoit Trénet, on ne peut s'empêcher d'être surpris que le cinéma n'en ait rien obtenu de plus neuf. Il semble pourtant qu'il aurait dû apporter dans les studios une bouffée de quelque chose. Peut-être aussi, son métier était-il trop loin de la

caméra qui grossit tout comme une loupe, peut-être que lorsqu'il se sera assimilé, si ce n'est pas trop tard, il donnera ce quelque chose que nous attendions de lui.

Mais nous aurions tellement aimé que ce fut tout de suite, d'un seul saut de cabri. Trénet fait tellement penser à un dessin de Jean Effel qu'on le voudrait libérer de toutes contingences terrestres ou professionnelles.

R. M. ARLAUD.

## " CONTRASTES "

Soirée de contrastes chez Marianne Michel où tous les visages de l'esprit, de la fantaisie, et du charme musical, se trouvent réunis. L'harmonie est représentée par les 4 Rapsody's — trois belles jeunes femmes et un homme — qui chantent avec chaleur et conviction des refrains viennois ou centro-américains à la poésie un peu simplette : « Dans mon rancho — De Mexico — La ferme grande — Sent la lavande »... Moi, je veux bien... tout de même ! Tout de même ! La puissance est représentée par Charles Moulin, un fils de la terre s'il en est — et de la terre provençale — qui dit avec force et avec accent des poèmes du terroir — l'un en langue d'oc — parmi lesquels la très belle *Chanson des Aïeux* de Mistral ; et aussi des poèmes de Verhaeren.

Il y a deux façons d'interpréter Verhaeren : la première, qu'on peut appeler la façon cérébrale, est de rester immobile, les bras collés au corps, et de dire le poème très simplement, très doucement, en se souvenant que Verhaeren est un homme de Nord, un symboliste ; et que le sens profond de l'histoire qu'il conte va au-delà des faits eux-mêmes (*Le Passeur d'Eau*, par exemple, c'est bien moins l'histoire d'un brave passeur qui casse ses rames et son gouvernail et se retrouve, éberlué, toujours attaché à la berge dont il croyait s'être éloigné, que le drame fait d'efforts inutiles et d'inutiles fièvres de l'homme qui s'élance vers l'idéal, vers la divinité, se brise dans cette folle tentative, se retrouve ensuite toujours misérablement accroché au sol, mais garde malgré tout entre ses dents le roseau de l'espoir). Et puis, il y a la seconde manière, qu'on peut nommer physique — c'est celle qu'avec son tempérament devait

choisir Charles Moulin qui prend le poème à bras le corps, si j'ose dire, le soulève, s'attache à ce qu'il comporte de vivant. L'heureux, le valeureux garçon dont le talent, la vigueur, la sincérité, forcent l'applaudissement !

La poésie ne quitte pas la scène lorsqu'apparaît Zoïga dont les danses, les parodies, les caricatures animées témoignent de beaucoup d'esprit, de malice, et d'observation en même temps que d'une très sûre connaissance de la scène. En bref, très amusant programme varié que conclut Marianne Michel dont j'ai déjà dit la grâce envoûtante. J. K. R.-M.



Il semble qu'un Dieu malin intervienne dans les programmes du Ciné-Club, dès que celui-ci n'annonce pas l'habituelle et proverbiale « réunion surprise ». Samedi dernier, Jeff Musso était notre invité, venu spécialement de La Clotat, où il met au point actuellement son film sur Goya, il fit une apparition expresse... pour s'excuser. Rappelé d'urgence, il devait prendre le train quelques minutes plus tard. Il eut le temps néanmoins de promettre sa venue samedi prochain et de mettre en appétit les amateurs de chaude discussion en annonçant «... que l'on allait se bagarrer ! »

Ce fut Charles Moulin, venu en ami, et en spectateur ce jour là qui monta sur la scène, il parla de la poésie, ... et ce ne fut pas ennuyeux du tout, car parti de ses premières aspirations poétiques et de l'aide que lui apporta Tristan Bernard, Moulin en vint à raconter avec la simplicité naïve et franche qui est sienne, ses aventures sur divers plateaux.

Dans la partie « administrative » qui précède cette séance, il fut question de diverses modifications apportées aux permanences qui auront lieu dorénavant tous les deux jours, sous la responsabilité d'un membre de « l'équipe » de la Revue et de la disparition de la « commission » du Ciné-Club.

Il fut également question de l'exposition « Dessin et Cinéma » qui se tiendra dans les locaux du Ciné-Club, au cours des premiers jours du mois de mars. Cette exposition réunira tous les dessinateurs qui ont collaboré à la Revue de l'Ecran depuis sa fondation, on y retrouvera les dessins qui illustrèrent nos rubriques et d'autres inédits ; elle réunira également les dessinateurs, humoristes ou non, vedettes ou non, sous le signe du cinéma. On y pourra voir des projets de décors, des maquettes, des dessins de travail, des originaux de dessins animés et enfin tout ce que le cinéma peut inspirer aux humoristes. On y verra également les dessins de certains acteurs qui crayonnent... entre deux prises de vues, on y verra... on y verra beaucoup de choses dont nous aurons à parler longuement.

## LA CRITIQUE

### MADemoisELLE.

Si on veut bien mettre à part le fait que le scénario laisse trop souvent prévoir à l'avance ce qui va se passer, *Mademoiselle* est un excellent film, bien réalisé, très correct et souvent attrayant. Il nous raconte la vie combien monotone et pleine d'ennuis : Anne-Marie, la gouvernante de la famille Schilling, que tout le monde appelle « Mademoiselle » et qui remplit de nombreuses fonctions. Elle fait marcher toute la maison. Femme de chambre et gouvernante, elle est sujette à toutes les vexations et doit supporter la mauvaise humeur de la famille entière. Mais un jour elle aura sa revanche. Le jeune et sympathique Dr. Richard Raub, attiré dans la maison pour qu'il se marie avec la fille des Schilling, finira par enlever « Mademoiselle ».



Erik Frey et Ilse Werner dans Mademoiselle

Ilse Werner est une « Mademoiselle » délicieuse de douceur et de tendresse, mais non dépourvue d'espièglerie. Elle joue admirablement et possède des dons de comédienne et une délicatesse qui la placent au premier rang des vedettes européennes. Dans *Mademoiselle*, elle n'est pas toujours bien entourée, car si Anne-Marie Holtz est très amusante, si Roma Bahn est truculente et si Hans Leibelt a de l'autorité et Karl Schönbock de la fantaisie, les deux jeunes premiers de l'histoire sont plutôt faibles. Erik Frey manque d'allure et Egon Muller-Franken est souvent ridicule.

Ch. F.

### NOUS IRONS A PARIS.

L'histoire qui suit n'a rien d'une doctrine. Il doit y avoir autant de façons d'aller à Paris que d'individus. Je ne parle évidemment pas des moyens de transports... Mais

de l'esprit qu'il faut employer pour y arriver. Paris devrait être une récompense pour les gens ingénieux et pleins d'astuce comme cette Miss Jenny Swanson qui fut longtemps serveuse dans un restaurant universitaire d'Amérique.

Jenny mourrait d'envie de voir la France et surtout Paris. Mais ses gages étaient trop modestes, et pour elle le problème tenait en peu de mots : trouver l'argent nécessaire. Cela n'alla pas sans mal. De la cuisine au client, et du client à la cuisine, Jenny échafauda un plan... Tous ces jeunes gens qui prenaient leurs repas dans cette pension étaient des fils de millionnaires (ou presque) Pourquoi ne pas se faire promettre le mariage par l'un d'eux et devant la colère de la famille, exiger une forte somme pour rupture de fiançailles. Evidemment cela fristait le chantage. C'est ce que Ronald Brooks, professeur de mythologie au collège, essaya en vain, de lui expliquer. Malheureusement pour elle, Jenny était affligée d'une conscience bruyante et imprévue. Sur le point de commettre une mauvaise action, elle ressentait des frémissements dans l'estomac... C'est ce qui fit rater la première offensive. Mais chacun sait, que seul le premier pas coûte. Une famille de fous fut ensuite le théâtre des opérations. Famille réjouissante : le fils était un noceur, la fille, Sylvia était amoureuse du fils du maître d'hôtel et la mère complètement felle, porte bien haut les couleurs de la loufoquerie américaine. Ce qui compliqua la situation ce fut l'arrivée de Brooks qui venait épouser Sylvia. Branle-bas de combat dans toute la maison. Tous ces phénomènes tremblaient d'effroi devant le grand apocryphe et détenteur de la fortune familiale. Evidemment, c'est Jenny, qui remit toutes les choses en place. Le professeur se persuada cependant que notre héroïne avait besoin d'un directeur de conscience et il posa sa candidature, laquelle fut acceptée, vous vous en doutez bien. Et il l'emmena à Paris bien entendu en voyage de noces.

L'intrigue un peu faible au début, prend toute son ampleur grâce à la famille Brand. La mère élégante, amnésique et agitée, le grand-père tonitruant la soutiennent de toute leur verve. La mise en scène d'Alexander Hall, pleine de finesse et d'observation dans le détail eut sans doute mérité un sujet plus étoffé. Mais sa réalisation possède une allure et un ton spécifiquement américains qui tient au montage, au dialogue comme aux angles de prise de vue.

Spirituelle, et rondelette, Joan Blondell joue son personnage avec une gravité qui surprend. Elle a fait de Jenny, une composition nuancée de naïveté et de sentimentalité qui obtient un gros succès de fou rire. Melvyn Douglas, moins en forme qu'à l'ordinaire et plein de nonchalance lui donne la réplique. Isabel Jeans dans le rôle de Caroline, la mère-loufoque, est irrésistible.

G. G.

# SUPE AUX CANARDS

## NOUVELLES DE PARTOUT

— Henri Debain qui l'on n'avait plus revu à l'écran depuis *La Marnette* et qui s'était spécialisé dans le doublage, va faire sa rentrée au studio dans *Vie Privée*, le film que tourne Walter Kapps avec Marie Bell et Blanchette Brunoy.

— Robert Beauvais a écrit un scénario pour film mi-documentaire, mi-féerique intitulé *Le Merveilleux de tous les jours*. Il compte le réaliser lui-même pour le C. A. T. J. C.

— André Berthomieu est plein de projets. Après *Promesses à l'Inconnu* qui sera réalisé à Marseille avec Madeleine Robinson, Charles Vanel, Henry Guisot, Claude Dauphin et Pierre Brasseur, il doit tourner *La Vie merveilleuse du Docteur Dunant* avec Pierre Blanchard comme interprète et des dialogues de Bernard Zimmer, et enfin *La Croisade des Chemins* de Henry Bordeaux.

**LES ASSURANCES FRANÇAISES**  
Assurance de toute nature  
DIRECTEUR PARTICULIER  
Maurice BATAILLARD  
51 rue Paratiba, 81 - MARSEILLE  
Tél. D. 50-93

— C'est le 15 février qu'Abel Gance partira pour l'Amérique du Sud. Il se rendra à Rio de Janeiro et à Buenos-Ayres pour y réaliser 6 films, notamment *Ignace de Loyola*, *Le Cid Campeador*, *Christophe Colomb*, *La Fiammetta*, *La Passion* et *Paul et Virginie*. Ces productions seront tournées en français et en espagnol.

— Charles Trenet annonce qu'il va bientôt tourner deux films.

— Marcel Achard, Charles Méré, René Focher, Paul Gavault, Emile Fabre et Jean Sarment font désormais partie du comité de lecture du Théâtre National de l'Odéon.

— A Nice, Gisèle Parvy va jouer *Carton-Blanc* de Robert Beauvais et Pierre Brive, aux côtés de Géo Dorlis, Jean d'Yd et Pierre Brive lui-même.

— René Pujol, auteur, scénariste et réalisateur de nombreux films populaires, vient de mourir subitement à Paris. Il avait été le scénariste du *Roi des Resquilleurs* de Joyeuse mémoire, et tout récemment de *Nécessaire*. Il était également l'auteur de l'opérette *Yes* (Musique de Maurice Yvain) et d'un roman pollicier s. O. S.

**PEINTURE DECORATION**  
**ADY**  
THEATRES APARTEMENTS-MANSARDS  
12, Rue de la République  
M. C. 1482 MARSEILLE

— On annonce ainsi le décès de Nicolas Rospky qui fut un excellent comédien du cinéma muet et qui réalisa plusieurs films en collaboration avec Roger Lion et Nicolas Evreinoff. Pour la dernière fois on vit Rinsky dans un petit rôle de chauffeur russe dans *Gri-bouille*.

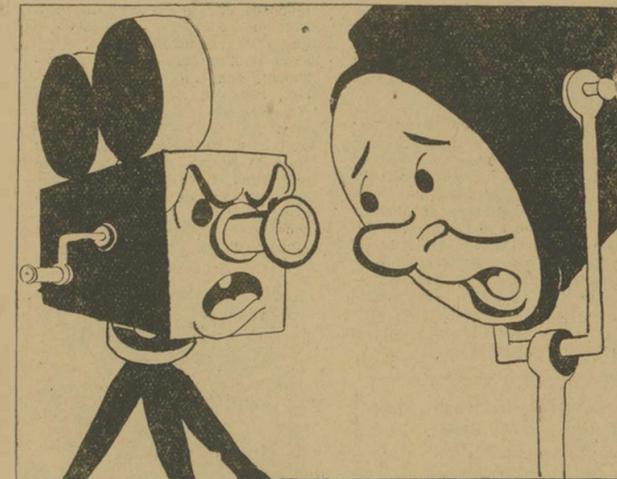
— Madeleine Renaud et Fernand Ledoux seront sans doute les interprètes principaux du film *Un autre amour*, scénario de Louis Bonnet et Léo Sevestre, qui sera réalisé avec l'appui du Ministère de la Santé Publique.

— Jacques Becker va réaliser *Danger* d'après un récit de Maurice Aubergé adapté à l'écran par Louis Chavance.

**CHIRURGIEN-DENTISTE**  
2, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux Or, Acier, Vitacalite  
Assurances Sociales

— *Mademoiselle de Panama*, la nouvelle pièce que Marcel Achard a fait jouer à Paris, sera vraisemblablement adaptée pour l'écran. C'est Christian Jaque qui en assurera la mise en scène.

— Jacques de Casembroot fera sa rentrée de réalisateur (derrièrement il était assistant) en tournant *L'Angé Carillon* de Charles Vildrac.



Le projecteur. — Quel plaisir j'ai eu pas permis tout de te regarder.  
La caméra. — Que devrais-je dire moi à qui on tire les oreilles tout le temps !

**Georges GOIFFON et WARET**  
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26  
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

## Les bruits qui courent...

Dernièrement, dans la queue des personnes qui attendaient vainement un car pour Nice, deux messieurs s'en vinrent à parler cinéma.

Après avoir daubé sur plusieurs films, l'un d'eux poursuivit :

— Tu sais, Untel vient d'écrire un scénario pour Tino Rossi. Ça s'appelle *Le Pont du Diable* et ça se passe en Corse: Une américaine de passage entend chanter un jeune père, et évidemment elle s'en éprend; Tino aussi d'ailleurs bien qu'il soit fiancé à une jeune fille du pays. La petite, quand elle découvre le pot-aux-roses, décide de se suicider au Pont du Diable. Tino Rossi, alerté, court l'en empêcher, mais le père de la jeune fille qui le tient pour responsable lui fait un coup de fusil. Enfin malgré ça tout finit bien.

Et il ajoute :

— L'atmosphère corse est vraiment bien rendue, et puis l'histoire du père qui veut tuer Tino au moment où il va sauver sa fille, moi je trouve ça très original...

Si comme l'assurait ce voyageur la réalisation de ce scénario n'est qu'une question de jours, que les admiratrices de Tino Rossi se réjouissent, car elles le verront et l'entendront bientôt. Mais si comme cela arrive souvent il s'en raconte plus qu'il n'en fait, l'anecdote contée avec tant de volubilité aura au moins servi à divertir une dizaine de personnes, et à donner au car le temps d'arriver. F. BARRÉ.

### A MONTE-CARLO

Jean Mercanton a joué dans *Les Jours Heureux*, la pièce de Claude-André Puget, de laquelle a été tiré un film dont le protagoniste est Pierre Richard Willm. J. D.



### ÉPLUCHURES

Candido nous apporte des nouvelles sensationnelles d'Hollywood :

Le ministre de la Guerre des États-Unis, passant par Hollywood, a demandé aux vedettes de l'écran d'être ingénieuses et d'avoir des idées pour la guerre, évidemment.

Joan Crawford a proposé aux Américains de récupérer tous les bas usés pour qu'on en puisse tirer des matières destinées à la fabrication des explosifs ; Adolphe Menjou a découvert un rasoir électrique de campagne, et Charlie Chaplin a trouvé des lunettes nouvelles.

Ce n'est qu'un commencement... bien sûr!

Ce n'est pas par une pure coïncidence que la Praesens, qui nous a présenté ces dernières années les meilleurs films de la production suisse (nous avons déjà parlé du *Fusilier Wipf*, du *Wachtmeister Studer*, des *Missbrauchten Liebesbriefe*) a tourné dans l'année du 650<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération Suisse, un film historique qui nous fait remonter au début même de cette Confédération en nous évoquant une des premières épreuves qu'elle est à subir, épreuve qui se termina par la victoire du Bund à Morgarten.

On a traité ici même, des difficultés et du problème du film historique et nous n'avons plus besoin d'y revenir en détail. Ces difficultés n'ont pu trouver leur solution ici par le fait même qu'il s'agit d'une action placée dans un cadre historique ; mais elles ont du moins été affaiblies parce que les réalisateurs n'ont pas seulement voulu représenter un fait mais ont voulu exprimer une idée, un symbole dans le temps, idée et symbole qui gardent toute leur valeur en 1942 comme il y a six siècles. Ce que ce film veut nous montrer, c'est justement cette volonté qui ne connaît, qui n'admet pas de compromis et qui préfère se battre à dix contre 1 que de se soumettre.

Tout ceci ressort clairement de ce film qui ne prétendrait donc pas être un *document historique* qui ne montre aucune scène de la bataille de Morgarten mais qui nous évoque les moments précédant cette bataille, ou plus peut-être qu'à Morgarten s'est joué le sort et l'avenir de la Confédération des 3 cantons primitifs, Uri Schwyz et Unterwald, le noyau de la Suisse actuelle.

Voici ce qui a dû être l'idée maîtresse du metteur en scène et du scénariste. Disons d'emblée que la réalisation en a été bien moins brillante.

## CRITIQUE SUISSE

L'idée ou si l'on veut le symbole, se détache nettement de l'ensemble des faits historiques, mais la qualité artistique du film et par la force de cette idée est fortement compromise par un certain nombre de faiblesses que l'on y retrouve.

Nous ne voulons parler ici ni des erreurs que tout sujet historique renferme au point de vue artistique : scènes par trop théâtrales, scènes de masse que l'on dirait tirées d'un « Festspiel » ni du dialecte et de certaines tournures trop modernes, ni du point de vue technique, de la qualité du son qui fait que certaines scènes sont inintelligibles.

La faute qui a été commise doit être cherchée à notre avis d'une part dans le scénario et dans la mise en scène et peut-être dans une certaine mesure dans le jeu de l'acteur incarnant le personnage principal, Le Landammann Stauffacher : Heinrich Greller.

Considérée séparément, chacune de ces trois parties est un tout parfait, mais la coïncidence d'une même faiblesse prédominant dans ces trois parties de la réalisation, nous voulons parler de la lenteur, a fait baisser la valeur de ce film.

Cette lenteur et ce manque de mouvement se trouve déjà dans le scénario et est encore accentué par la mise en scène de Léopold Lindtberg. Les scènes de masse, comme la scène du conseil des trois cantons ou la marche des soldats qui doivent être « mouvementées » sinon rapides, sont très lentes parfois, et inmobiles.

En exagérant un peu, on pourrait dire que les scènes sont *larges* mais sans *profondeur*, donc sans force, cette impression est encore renforcée par le jeu de Greller. Si nous examinons que le jeu de Greller nous admirons sa création. Sa carrure et la sobriété de son jeu ainsi que la force qui s'en dégage font de lui un magnifique Landammann Stauffacher. Mais la lenteur naturelle de son jeu au lieu de faire contraste s'ajoute à la lenteur du scénario et de la mise en scène, et donne au film un caractère épique qui n'est pas convaincant.

En parlant du cinéma et de son style nous avons dit qu'il était épique. Mais nous avons également dit que style épique n'était pas synonyme de lenteur ; nous aurions été contredit par les faits, car un film épique par excellence comme le fameux *Viva-Villa* a un mouvement et un rythme dont une parcelle aurait suffi pour faire du Landammann Stauffacher une œuvre remarquable.

Pour résumer nous dirons que le jeu de Greller est excellent mais que Léopold Lindtberg aurait dû tenir compte de sa lenteur et de toute façon aurait dû mettre dans son film plus de mouvement, plus de rythme, moins de lenteur (nous ne disons pas plus d'action).

Les acteurs sont excellents. Anne Marie Blanc est une Margaret effacée mais pleine de charme, Zarl Carriglet et Emil Hegetschweiler nous montrent un autre aspect de leur talent, Robert Troesch et Gerber sont parfaits. Léopold Biberti a fait aussi avec son esplan de l'époque, une création étonnante.

Malgré tout cela, nous sommes déçus, d'autant plus qu'il en aurait fallu de bien peu pour faire de ce film un chef-d'œuvre.

Serge LANG.



M. Z. Nice. — Vous vous rendez compte de beaucoup de choses concernant le métier d'acteur, mais vous vous faites encore bien des illusions. Pendant que « vous apprendrez le métier » vous ne gagnerez probablement pas votre vie et encore moins celle de votre famille. Plus tard, vous gagnerez peut-être votre vie car en plus de tout ce que vous prévoyez il y a une chose : la patience, savoir, même avec un talent bouleversant, attendre son heure, et cette attente peut durer dix ans, vingt ans. Songez que des hommes comme Tramel Aquistapace, Italmu, des femmes comme Marguerite Moreno, Pauline Carton, Mady Berry, font du théâtre et du cinéma depuis l'âge que vous avez ! Ne croyez pas qu'un metteur en scène fasse un bout d'essai comme ça, tout à trac et puisse vous dire comme un devin : « Vous avez, ou n'avez pas de talent. » Le talent est une chose que l'on découvre au cours d'études, de travail ! On peut évidemment se risquer dans ce métier, mais c'est hasardeux comme de jouer à Monte Carlo. Nous pouvons

transmettre une lettre à un metteur en scène, ou à un homme comme Yvan Noé qui a un cours dans votre région, mais avant d'écrire songez sérieusement que c'est un métier terrible qui demande parfois que l'on abandonne tout pour lui, que l'on renonce à la vie de famille, que l'on abandonne — maintenant presque comme avant — chaque jour une brassée d'illusions. De toutes façons, vous avez trop de responsabilité ; syez un bon métier... sachez avoir la pru-

Puisque vous voulez continuer à lire cette revue chaque semaine.

Faites-vous inscrire chez votre marchand de journaux habituel.

Ou faites mieux encore :

**ABONNEZ-VOUS !**  
(Conditions en page 2)

dence d'un Gorlett qui, le jour où on lui a proposé un rôle a répondu : « Attendez ! il faut d'abord que je demande un congé à mon patron ! »

J. B. à Marseille. — Puisque vous êtes de si ferventes lectrices d'*Artistica*, pourquoi diable est-ce à nous que vous adressez votre courrier ? Soyez tranquilles, personne « n'empêche » Réda Caïre de tourner, mais lui-même, avec ses tournées et son activité théâtrale ne peut consacrer tellement de temps au cinéma. Ensuite, il est exact qu'il a deux projets, actuellement, dont un absolument certain, mais on ne tourne pas des films comme ça en deux temps trois mouvements, le cinéma aussi subit les difficultés actuelles et entre le projet d'un film et sa réalisation, il se passe obligatoirement pas mal de semaines et de mois. Allons ! ne pleurez pas, vous verrez Réda Caïre dans le courant de la saison prochaine.

Cristian C. à Toulouse. — Arletty est à Paris, il n'est pas possible pour le moment de lui transmettre votre lettre.

Antoine P. à Sion. — Louise Carletti aussi est à Paris, Vous n'êtes donc pas au courant des cartes inter-zones ?

## MONACO-MONTE CARLO

Climat incomparable.  
Tourisme, Arts, Sports

**50 HOTELS et PENSIONS**  
Toute la gamme des Prix

Renseignements :

Office National du Tourisme et  
de la Propagande, Monte-Carlo

Le Gérant : A. DE MASINI  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

Pour bien connaître la France  
PROCUREZ-VOUS LES  
**VISIONS de FRANCE**  
30 VOLUMES PARUS  
chez votre libraire  
ou chez l'éditeur  
G.L. ARLAUD  
3, Place Meissonnier, 3  
LYON